

PHILIPPE DE SAVOIE

Fondateur du CHATEAU et de la VILLE «FRANCHE»
de La COTE-SAINT-ANDRÉ

et son maître d'œuvre JACQUES de SAINT-GEORGES

Cette communication* n'a pas la prétention de présenter une page nouvelle de l'histoire de la Côte-Saint-André, pas davantage de faire l'historique de ce fameux château de la Côte, que les textes du Moyen Age qualifiaient à la fois de forteresse et de palais (castrum et palatium de Costa) (1).

Tous les écrivains, et ils sont nombreux, qui, depuis Guy Allard au xv^e siècle se sont intéressés au passé de cette ville, ont parlé de son château. N'a-t-il pas servi de résidence passagère à des princes comme le dauphin Louis, futur Louis XI, ou à des gouverneurs de la province, tels que Gaucourt, Philippe de Comminges, d'Ornano et aux Etats du Dauphiné ?

Tous ces faits ont été rapportés en détail : naguère M. Jean Imbert, dans sa très intéressante " Histoire de la Côte-Saint-André ", nous a narré, jusqu'à nos jours, toutes les vicissitudes historiques de cette charmante ville dauphinoise qui, comme chacun sait, a des origines savoyardes. (2)

*
**

L'objet de notre étude est beaucoup plus limité ; notre but est simplement de rappeler, dans ces notes, le rôle primordial joué au treizième siècle, à la Côte-Saint-André, par ce grand bâtisseur de forteresses, que fut le comte Philippe de Savoie.

Non seulement le " castrum " de la Côte fut son œuvre, mais la ville elle-même fut " ordonnancée " d'une façon nouvelle par cet urbaniste du Moyen Age.

Pour protéger sa ville neuve, Philippe l'entoura d'une ceinture de remparts construits en briques rouges, ces matériaux du pays appelés " savoyardeaux ". Il meubla ses courtines d'un chemin de ronde, de fossés et de tours de défense placées à une distance de cent pieds l'une de l'autre.

Cette enceinte, qui avait plus d'un kilomètre de tour, d'après M. Imbert, fut percée de cinq portes avec pont-levis, en plus de la porte du château : c'étaient les portes de Vienne, de Bressieu, de Ceuvrin, de Conflins et la porte de Notre-Dame.

Le comte Philippe fondateur de cette ville médiévale lui réservait toutes ses faveurs et l'appelait familièrement " sa ville de la Côte " (villam suam de Costa) (3).

* Communication présentée au Congrès de La Côte-Saint-André (Isère) le 8 juillet 1962.

(1) Arch. Isère B 3122, f^o 87.

(2) J. Imbert : Histoire de la Côte-Saint-André.

(3) Arch. Isère B 3110.

Bien mieux, alors que ces constructions féodales étaient en plein chantier d'opération, le 29 juillet 1274, Philippe de Savoie gratifia les habitants de cette ville d'une charte de franchises fort libérale, calquée sur les libertés des citoyens de Lyon. Ces faits sont connus, ils ont été précisés par M. Vaillant dans sa remarquable thèse consacrée aux " Libertés Dauphinoises antérieures au 5 janvier 1355 ". (4).

Cette date limite est précisément celle du traité d'échange de territoires qui rattachait la Côte au pays de Dauphiné.

*
**

Ce qui est beaucoup moins connu, c'est le rôle technique joué dans les constructions militaires du comte Philippe, à la Côte, en particulier, par un maître d'œuvre de grand talent : maître Jacques de Saint-Georges. Les qualités professionnelles de ce technicien de la pierre, que les textes appellent simplement " latomus ", ont été mises récemment en vedette par un archéologue anglais, M. A. Taylor.

Les recherches aux archives de Turin de cet érudit historien ont prouvé que maître Jacques a travaillé à la Côte-Saint-André et, à la même époque, aux châteaux de Saint-Georges d'Espéranche, de Voiron, et de Saint-Laurent-du-Pont, autant de constructions féodales et militaires de Philippe de Savoie au treizième siècle (5).

On peut se demander pourquoi un archéologue anglais s'est intéressé aux châteaux de notre région et à leur architecte. L'histoire vaut la peine d'être contée.

M. Taylor est conservateur des monuments historiques du Pays de Galles : il a sous sa surveillance toute une série de châteaux forts du treizième siècle presque intacts : Flint, Rudelan, Harley, Beaumaris ; ils répondent tous, dit-il, à une conception stratégique : les uns sont entourés de grands ouvrages défensifs, les autres, comme Conwy et Caernarvon, sont ceinturés d'une ville fortifiée.

Ces châteaux constituent un ensemble des plus caractéristique de l'architecture médiévale militaire et comptent parmi les monuments les plus importants du patrimoine national anglais, affirme M. Taylor.

L'intérêt pour nous, de ces groupes architecturaux élevés sous le règne d'Edouard I^{er} Plantagenet (1272-1307), réside dans le fait que leur constructeur est connu avec certitude : il s'agit de Jacques de Saint-Georges, que les archives de Londres qualifient de maître des œuvres en Pays de Galles (magister operationum in Wallia). (6).

On comprend dans ces conditions que M. Taylor ait cherché à préciser l'identité de ce personnage à l'aide de documents contemporains : contrats de travail, livres de comptes des cours de Londres et de Turin.

(4) M. Vaillant : Les libertés des communautés dauphinoises depuis les origines au 5 janvier 1355, Paris 1951, p. 113.

(5) A. J. Taylor " Master James of Saint-Georges " dans " The English historical review ", oct. 1950, p. 350 et sv.

(6) ID.

D'après les conclusions de cet archéologue, aussi érudit que consciencieux, maître Jacques tirait son nom et probablement son origine de Saint-Georges d'Espéranche, chef-lieu du bailliage en Viennois des comtes de Savoie, pour lesquels ce technicien de la pierre avait exécuté ses premiers travaux militaires.

M. Taylor est venu trois années de suite en France pour compulsier les archives de la région. Chaque fois nous avons eu le plaisir de le recevoir à la maison : il visitait à cette époque les moindres vestiges des châteaux du Moyen Age et préparait sa monographie sur le château de Saint-Georges, publiée en Angleterre en 1953 (7).

A la suite de cette étude on s'explique le départ de maître Jacques pour la cour de Londres : la cour d'Angleterre était alliée à cette époque à la maison de Savoie ; Eléonore de Provence épouse d'Henri III Plantagenet, mère d'Edouard Ier, était la propre nièce du comte Philippe (comme d'ailleurs, Marguerite de Provence, sa sœur, l'épouse de Saint Louis).

Edouard, alors qu'il n'était pas encore couronné roi d'Angleterre, s'arrêta quelques jours auprès de son oncle Philippe, qui résidait passagèrement à Saint-Georges d'Espéranche.

Le jeune roi revenait de la croisade, tout auréolé du prestige de l'Orient. Après la mort de Saint Louis, qui l'avait convié à le suivre à sa croisade, il avait voulu continuer l'œuvre de son oncle et était allé guerroyer quelque temps en Syrie. Sur son retour, il apprit la mort de son père et il gagna par étapes la lointaine Angleterre.

Le 24 juin 1272, il arrivait à Saint-Georges avec une brillante escorte de jeunes chevaliers, qui seront bientôt ses fidèles conseillers à la cour d'Angleterre. (8).

Le château de Saint-Georges, œuvre de maître Jacques était en voie d'achèvement, le jeune roi et ses compagnons purent juger de près des talents de son constructeur.

De plus, pendant son séjour au château de Saint-Georges, eut lieu une brillante cérémonie féodale : le comte Philippe prêtait solennellement hommage à son petit-neveu Edouard, nouveau roi d'Angleterre. Aussi, quelques années plus tard, quand ce dernier eut besoin d'un architecte pour bâtir des forteresses afin de consolider ses conquêtes au nord du pays de Galles, il eut naturellement recours au talent du maître d'œuvre de son oncle : "la suzeraineté du roi Edouard sur le comte Philippe, dit M. Taylor, et leur étroite relation familiale devaient faciliter le transport d'un technicien hors classe de la maison de l'un à celle de l'autre. (9).

**

Le prince Philippe, sujet d'étude de notre archéologue anglais et fondateur du château de la Côte, était un personnage du monde féodal fort curieux.

(7) A. J. Taylor : THE CASTLE OF St-Georges-d'Espéranche, in : THE ANTIQUARIES Journal 1953, London, p. 33.
 (8) POWICKE. — King Henry III and the Lord Edward, Tom. II, p. 613.
 (9) Taylor, id. Master James... p. 456.

Huitième fils du comte Thomas, il n'était pas destiné à monter sur le trône ; " nourri en cour de Rome, il devait être d'église ".

Il ne reçut cependant que les ordres mineurs ; malgré cela, il fut choisi en 1246 par le pape Innocent IV pour être placé à la tête de l'Eglise de Lyon, d'où son nom d'"Elu de Lyon" que lui donnent les textes contemporains ; ses qualités militaires lui avaient valu sans doute ces fonctions ecclésiastiques dans ces temps troublés. Car on était alors en pleine lutte du " Sacerdoce et de l'Empire ". La cour romaine que Philippe avait accompagnée avec une escorte en armes à travers les états de son frère Amédée IV de Savoie, pour franchir les cols des Alpes, s'était réfugiée à Lyon en vue d'un concile ; on craignait dans cette ville une irruption armée de l'empereur Frédéric II. (10).

" Philippe, de belle stature était très versé dans le métier des armes ; il fut comme le prince de l'armée papale et le garant de « la paix pendant la durée du concile de Lyon » (1245 à 51), affirme Mathieu Paris, dans sa chronique contemporaine des événements.

Ses fonctions d'archevêque commandataire de Lyon ne l'empêchaient pas de rester avant tout un grand seigneur féodal, très attaché aux intérêts de sa famille. En 1254, il est tuteur de son neveu, le jeune comte Boniface âgé de huit ans et celui-ci donne en apanage à son oncle et tuteur la seigneurie des châteaux de Bocsozel et de Voiron. En 1264, il assure pour son frère, le comte Pierre, la lieutenance des Etats de Savoie.

Prévoyant la mort de ce dernier, il abandonne bientôt ses bénéfices ecclésiastiques, pour épouser à soixante ans une riche veuve Alice de Bourgogne, mère de douze enfants, puis en 1268, à la mort de ce frère, il deviendra comte de Savoie à son tour (1268 à 1285). (11).

**

Philippe n'était encore que l'" Elu de Lyon " lorsqu'il commença à s'intéresser à la Côte-Saint-André, en tant que seigneur suzerain de Bocsozel.

La Côte n'était à cette époque qu'une paroisse rurale de ce mandement, mais cette paroisse était située " dans le lieu le plus agréable au pied d'un coteau planté de vigne ", disait, à juste titre Guy Allard. Elle possédait déjà des moulins, des marchés et des foires achalandées ; c'était un centre agricole dont Philippe de Savoie prévoyait l'expansion économique.

Son premier souci fut de supprimer les taxes locales levées par les seigneurs indigènes qui nuisaient au commerce.

Dès 1257, pour quarante livres de Viennois, il achète à Gilet de Bocsozel, fils de feu Humbert, chevalier, la leyde et la part de droits qu'il prélevait sur le marché de la Côte.

Pour 15 livres de Viennois, il acquiert en 1260, de Pierre Rivoire, tous ses droits sur le péage et sur ce marché (12).

(10) J. Calmette : Le Reich allemand au Moyen Age, 1951, p. 29.
 (11) Fernand Hayward : Histoire de la maison de Savoie, 1941, T. 1, p. 85.
 (12) Arch. Isère : Parchemins originaux, B. 3605.

89

89

Puis en janvier 1264, Philippe qualifié d' « Elu de Lyon et de seigneur de Bocsozel » s'adresse à l'abbé de Saint-Ruf et à son couvent de la Côte, avec lequel il fait des échanges ; d'une part il abandonne au prieur ses droits de suzeraineté sur les biens que ce monastère possédait à Bocsozel, d'autre part en réciprocité, le prieur lui concède tout un lot de terrains que précise un parchemin et qui s'étendait depuis le carrefour du Mont Olivier jusque le long de la route qui part de l'église de la Côte en direction de Bressieux. D'un autre côté, il échange contre un revenu annuel de 17 livres 13 sols, le moulin du monastère situé à la Côte et un bois appelé Molly. Philippe autorisera ensuite le couvent à moudre gratuitement dans ce moulin cédé (13).

Plus tard, en 1271, Philippe devenu comte de Savoie, passera des conventions avec Anthelme, viguier de Bocsozel, au sujet de la vigerie de Bocsozel et de ses droits de suzeraineté.

Enfin en 1273, il achètera à Pierre de Bocsozel ses droits sur le moulin de Nérival (14).

*
**

Toutes ces ventes et ces échanges étaient destinés à préparer la fondation à la Côte-Saint-André, d'une ville " franche " protégée par un puissant château fort.

Ce " castrum " était en chantier en 1274 : les documents d'archives publiés par M. Taylor nous l'attestent ; sur les frontières méridionales de ses états, Philippe faisait élever en même temps un " castrum " à la Côte-Saint-André, à Voiron et à Saint-Laurent-du-Pont, sans parler de celui en partie déjà construit à Saint-Georges-d'Espéranche.

Les comptes de la cour itinérante de Savoie, qui résidait à cette époque à Evian, font mention, en latin, à la date du 1^{er} mars 1274, d'un clerc, André de Voiron, chargé de porter en pays viennois 400 livres, soit 200 livres pour les travaux de Saint-Laurent le Désert, 100 pour les travaux (operibus) de la Côte et 100 pour ceux de Saint-Georges.

L'architecte n'est pas cité dans ce premier texte, mais le 14 mai 1274, alors que la cour s'est installée à Chillan, on donne quatre sous au garçon de maître Jacques (sans doute son aide principal) pour se rendre à la Côte et à Voiron.

Le 28 juin, maître Jacques se trouve à Voiron avec le comte Philippe : il touche 40 sous sur les 4 livres qu'on lui donnait chaque année pour l'entretien de son cheval (pro roncino suo tenendo) et en même temps 10 sous de frais pour aller en Viennois.

Le 28 août 1274, maître Jacques est de retour à Voiron et il est envoyé à la Côte avec le seigneur Pierre de Langes et touche pour cela 25 sous.

Le 26 octobre, il est encore question des dépenses de maître Jacques (latomus) pour les cinq jours qu'il a passé à la Côte et à Saint-Laurent.

A partir du mois d'octobre 1274, et jusqu'en juillet 1275, la cour de Savoie réside à Saint-Georges d'Espéranche. De là, maître

(13) Id. B. 3606 et Invent. Viennois.
(14) Id. B. 3608.

Jacques est envoyé à plusieurs reprises, tantôt seul, tantôt avec l'intendant et le chapelain du comte, messire Boson, à la Côte-Saint-André, à Voiron et à Saint-Laurent.

On peut en déduire que les chantiers de construction étaient en pleine activité dans ces diverses localités (15).

De l'ensemble de ces textes on peut conclure également que maître Jacques surveillait à la fois plusieurs chantiers et qu'il devait faire de nombreux déplacements à cheval, aussi son roncain étant tombé estropié (affolatum), on lui donne 100 sous pour l'achat d'un autre et on renouvelle la convention annuelle de 40 livres pour l'entretien de ce roncain (16).

Tous ces documents précisent surtout, pour notre étude, que les constructions féodales de la Côte étaient en pleine activité au cours des années 1274 et 75, puisqu'elles nécessitaient des visites répétées du maître d'œuvre chef de chantier.

Cependant elles se poursuivirent les années suivantes, puisqu'en 1277, le prieur de la Côte cède encore au comte Philippe deux courtils dont l'un est situé « près de la route qui va de la ville de la Côte vers Montjallu (17). »

L'ensemble des constructions devait cependant être terminé vers 1281, car à cette date, dans un parchemin du 14 septembre, Anthelme, viguier de Bocsozel, chevalier, indique d'une part les revenus attachés à son office de viguier et que Philippe, comte de Savoie lui avait pris pour édifier sa ville de la Côte et le château (ad edificandam villam suam de Costa et castrum) et d'autre part les nouveaux cens qu'il lui attribue en compensation (18).

Désormais les comtes de Savoie tiendront à la Côte un fonctionnaire " châtelain ", astreint à la résidence et le château fort sera le siège d'un mandement nouveau détaché de celui de Bocsozel (19).

Le mandement selon la définition donnée par M. Avezou à M. Taylor " étant cette unité territoriale, la plus petite unité civile, sur laquelle s'exerce l'administration du châtelain. C'est à la fois la terre qui lui est confiée et celle où il commande selon les deux sens de " mandare ". (20).

Le château fort bâti à la Côte par Philippe de Savoie occupait un beau site défensif sur un éperon rocheux : le vieux chroniqueur Paradin le décrit ainsi : " quatre grands corps de logis flanqués de quatre tours et tout autour un grand fossé, une porte grillée à fausse herse défendant le fossé... " (21).

Le plan carré était, d'après M. Taylor, caractéristique des constructions militaires de maître Jacques de Saint-Georges. Car le " chastel " de la Côte était avant tout une forteresse, les textes du Moyen Age le désignent sous le terme de " castrum " ou de " fortalitium " (22).

(15) Texte des archives de Turin : Inv. Savoia 38, fo 46, n° 4, publié par Taylor dans Master James... p. 454.
(16) A. J. Taylor : The Castle of Saint-Georges, p. 37.
(17) Arch. Isère B. 3610.
(18) Id. B. 3611, parch. n° 7.
(19) Jean Imbert : op. cit. p. 30.
(20) Taylor : The Castle of St-Georges... p. 36 et note.
(21) Imbert : op. cit. p. 28.
(22) Arch. Isère B. 3044 et Ulysse Chevalier : Documents inédits, p. 198.

89

89

Mais c'était également un château résidentiel que d'autres documents de la même époque qualifient de palais (palatium). De nombreuses cérémonies d'hommage, entre autres, eurent lieu en 1363 "apud Costam Sancti Andree in palatio dicti loci" (23).

Le château de Philippe de Savoie fut détruit au xvi^e siècle par les guerres et les sièges de la ville : "les ruines du château de la Côte ainsi que les fossés et les murailles de la ville furent albergés par le roi, le 29 janvier 1585, à Jean Girard de Saint-Paul".

Le château actuel bâti sur cet emplacement après avoir appartenu longtemps à la famille Dolomieu, a servi de pensionnat aux frères Maristes et à présent est occupé par le lycée Hector Berlioz.

*

**

Philippe de Savoie ne s'est pas contenté de construire à la Côte un puissant château à la fois palais et forteresse, il a fait bien mieux en faveur de sa ville neuve : le 29 juillet 1274, l'année même où les chantiers de constructions étaient en pleine activité, Philippe gratifia les habitants de sa ville d'une première charte de franchises calquées sur les libertés de Lyon ; cette charte, sur le modèle des coutumes de Saint-Georges-d'Espéranche, était très libérale, d'après M. Vaillant et Philippe éprouva le besoin de la renouveler au cours de son règne (1268-1285) (23). Après lui, son neveu, Amédée V dit le Grand, accorda les mêmes libertés, par deux fois, en les codifiant et en ajoutant, pour les bourgeois de la Côte, l'exemption de tous les péages savoyards. Ses successeurs, Aymon et Edouard de Savoie firent de même jusqu'à Amédée VI, dit le comte Vert, qui confirma une dernière fois ces libertés le 26 mars 1355, avant de transmettre son château domanial de la Côte au dauphin Charles de France.

Il rappelait dans ce document que ces franchises étaient à l'origine l'œuvre du comte Philippe (24).

Ces libertés favorisèrent le commerce local de cette cité : la Côte-Saint-André placée au contact des Terres Froides, de la Bièvre et du Chambarand, devint le gros centre d'affaires de la région.

Les bourgeois de la Côte à l'abri de leurs remparts étaient garantis dans leur commerce par les franchises du comte Philippe : des négociants et des artisans vinrent s'établir dans cette ville ainsi que des Lombards et des Juifs, les banquiers de l'époque. La présence d'une halle ou maison du marché, œuvre sans doute du comte Philippe (elle existait avant 1301) favorisa le négoce. Bientôt des couvents vinrent s'abriter dans les murs de la ville, des gentilshommes y firent volontiers leur résidence ; les Bocsozel même, délaissant leur manoir ancestral, y bâtirent une belle maison à tourelle.

*

**

L'œuvre de Philippe de Savoie à la Côte-Saint-André est à

(23) Arch. Isère, B. 2624.

(24) Id. B. 2611, F^o 831.

L'origine de cette prospérité : ce grand féodal du xiii^e siècle semble avoir fait preuve d'un remarquable esprit de prescience en construisant sa "ville de la Côte", dotée d'un superbe château résidentiel et surtout en accordant en même temps à ses habitants des libertés analogues à celles des citoyens lyonnais, c'était le 29 juillet 1274 : une date mémorable dans les annales de la Côte ; l'évocation de ce souvenir historique servira de modeste conclusion à notre bien long exposé.

Docteur Joseph SAUNIER.